

Socrate chez Staline

<https://www.philomag.com/articles/socrate-chez-staline>

Michel Eltchaninoff publié le 17 janvier 2013 1 min

La Géorgie n'en a pas fini avec Staline. Alors que la réinstallation de statues à son effigie fait polémique, nous sommes partis dans ce pays coincé entre Russie et Occident sur les traces d'un grand penseur européen, Merab Mamardachvili, opposant intellectuel au communisme comme au nationalisme, né dans la même ville que le Petit Père des Peuples.

« *Welcome to Georgia* », sourit la jeune femme en uniforme qui contrôle mon passeport en m'offrant... une bouteille de vin. Depuis quand les fonctionnaires de l'ancien empire soviétique font des gentilleses à l'étranger de passage ? Depuis que ce pays du Caucase vit, sous la férule du président Saakachvili, à l'heure américaine. Il y a une vingtaine d'années, ce type d'accueil n'existait pas. Ni cet aéroport, d'ailleurs. Ni le *Buddha Bar-Tbilissi*, ni le casino Adjara dont je contemple les affiches en attendant mes bagages en cette nuit de septembre. Ni l'avenue George-W.-Bush qu'emprunte le taxi pour filer vers le centre. Ni ce bâtiment du ministère de l'Intérieur, aux murs transparents – « *afin que tous les citoyens puissent voir ce qui s'y passe* », s'enthousiasme le chauffeur. Ici, tout le monde parle politique avec passion. Il faut dire que dans quelques jours auront lieu des élections législatives disputées, sur fond de scandale de tortures dans les prisons (*lire Philosophie magazine n° 64, p. 16*). Lorsque nous arrivons en ville, je découvre que de pharaoniques travaux de rénovation sont menés à la lumière des projecteurs. Même la petite rue à flanc de colline où se trouve mon hôtel est barrée. On est en train de l'asphalter. Il est 4 heures du matin et je contemple, par la fenêtre de ma chambre, la seule chose qui rappelle la Tbilissi d'antan : d'énormes grenades rouges poussant dans un jardinet. Des vers de Pouchkine, comme pour effacer le bruit des marteaux-piqueurs, reviennent à ma mémoire : « *Sur les collines de Géorgie s'étendent les ombres de la nuit / J'entends devant moi le bruit du fleuve Aragva / Je me sens à la fois triste et léger, ma tristesse a sa lumière.* » Il s'agit de l'une des poésies préférées de Merab Mamardachvili.

Un proustien chez les marxistes

C'est en effet sur les traces d'un des plus grands penseurs européens, peu traduit en français mais essentiel dans l'espace postsoviétique, et auteur culte ailleurs, que je séjourne en Géorgie. Merab Mamardachvili (1930-1990) a passé dans ce pays bouillonnant une partie de sa jeunesse. Il est retourné y vivre les dix dernières années de son existence. Entre-temps, il a fait le pari de philosopher dans un empire, l'Union soviétique, où toute velléité de réflexion personnelle était combattue. Après avoir découvert, adolescent, dans une bibliothèque de Tbilissi, des volumes oubliés de Montaigne et de Montesquieu, Merab intègre la faculté de philosophie de l'université de Moscou. Il y rejoint des penseurs qui, tel Alexandre Zinoviev, profitent du trouble de l'après-guerre pour explorer la théorie de la connaissance et fendiller le carcan du catéchisme marxiste-léniniste. En 1957, Mamardachvili est engagé à la revue *Questions de philosophie* puis envoyé à Prague pour collaborer au périodique *Problèmes de la paix et du socialisme*. Durant cinq années, il découvre l'Europe et son intelligentsia réformiste, écoute du jazz, lit des romans policiers, fréquente les cafés.

Il se sent chez lui dans cet espace moins soviétisé. En 1966, il est invité en Italie et en profite pour se rendre en France, son pays d'élection, sans visa. Il y rencontre Louis Althusser, dont la cordialité contraste avec la froideur des écrits. Opposés sur leur vision du communisme, les deux hommes se retrouvent autour de leurs libres interprétations de Marx. Il noue également une longue amitié avec l'historien Jean-Pierre Vernant, qui verra en lui un « *Socrate géorgien* » (*lire Entre mythe et politique, 1996, rééd. Points Essais*). Mais on le rappelle à Moscou et on lui interdit de repartir à l'étranger. Peu à peu, il acquiert la célébrité parmi la jeunesse intellectuelle. Ses séminaires rassemblent des centaines de personnes, parfois venues de loin pour l'écouter. Merab ose associer le nom de Marx à ceux de Nietzsche et de Freud. Il cite Descartes, Kant, Husserl ou Proust. Partant de la portée critique de la théorie de Marx, il mine la pensée soviétique de l'intérieur : au lieu d'utiliser ses textes dans le sens de la « *construction du socialisme* », il en fait l'un des porte-parole d'une métaphysique qui explore le pouvoir corrosif de la réflexion. D'après lui, Marx « *a essayé d'élaborer un procédé qui justement chasserait les fantômes sociaux dans la pensée* ». On comprend que Mamardachvili a déplu aux autorités académiques. Dans les années 1970, il devient un enseignant nomade, renvoyé d'un institut avant d'être hébergé par un autre, dans diverses villes soviétiques. À la cinquantaine, il est épuisé, pourchassé par le régime, interdit de publication. Selon certains proches, il risque même l'arrestation. Il aspire au repos. Son vieil ami Niko Tchavtchavadzé, qui dirige l'Institut de philosophie de Tbilissi et assure son autonomie, le convainc de revenir dans sa Géorgie natale, ensoleillée et moins surveillée, où vivent en outre sa mère et sa sœur. Merab s'y installe en 1979. Au début, ses premiers cours, à l'Institut de théâtre, ont lieu dans des salles presque vides. Mais rapidement, son verbe produit son effet. Il se réapproprie la langue géorgienne, retrouve ses amis et s'entoure d'une nuée d'étudiants. Mais rien ne se passe comme prévu.

Du côté de Staline

Que puis-je découvrir sur ce penseur dans un pays qui a depuis plusieurs décennies quitté le giron communiste et où Merab n'a pas vécu si longtemps ? En réalité, les épreuves qu'il a surmontées pour penser librement sont devenues les thèmes mêmes de sa philosophie. Celle-ci étudie les obstacles, les conditions, les fruits de la pensée. Or une partie de ces entraves, comme le stalinisme et le nationalisme, Merab les a rencontrées ici, en Géorgie. En retour, sa métaphysique de la résistance personnelle aux idéologies éclaire sans doute d'un jour neuf la Géorgie d'aujourd'hui, si peu en paix avec elle-même.

Merab Mamardachvili en six dates

- **1930** Naît à Gori
- **1949** Entame ses études à l'université de Moscou
- **1966** Profite d'une invitation officielle en Italie pour séjourner sans autorisation à Paris, où il se lie d'amitié avec Louis Althusser
- **1979** Devient professeur titulaire de philosophie à Tbilissi
- **1990** Décède d'une crise cardiaque à l'aéroport de Moscou
- **1997** Traduction en français des *Méditations cartésiennes*, issues des séminaires tenus à l'Institut de psychologie de Moscou et parues chez Solin/Actes Sud

Dès le lendemain, je pars donc vers Gori, ville natale de Mamardachvili. Sur la route qui y mène, à une soixantaine de kilomètres de la capitale, quelque part entre Téhéran et Istanbul, la voiture longue, en ce dimanche pluvieux, des logements construits pour abriter les réfugiés de la guerre russo-géorgienne de 2008. La frontière avec la République séparatiste d'Ossétie est proche. Gori a été bombardée et occupée par l'armée russe. Elle a été reconstruite depuis, mais une atmosphère lourde et maussade y règne. Même si un monument, récent et déjà en ruine, rend hommage à Mamardachvili à l'entrée de la ville, la cité est mondialement célèbre pour avoir abrité l'enfance d'un autre personnage : Joseph Djougachvili, dit Staline. J'emprunte la large avenue qui porte son nom, bordée d'immeubles pompeux. Sa statue trônait encore en 2010 sur la place centrale de la ville. Elle a été furtivement déboulonnée et emportée dans un lieu tenu secret. Mais on peut visiter la maison natale du dictateur et un musée dédié à sa mémoire ouvert dans les années 1950. En suivant la guide qui m'a été assignée dans de vastes salles presque vides, je contemple les mauvaises reproductions de photos de jeunesse ou les maquettes des premières cachettes du révolutionnaire. Une gardienne tricote dans un coin. La guide présente le petit Sosso, surnom de Staline, comme un élève brillant, un poète talentueux. Dans les pièces suivantes, elle accorde qu'il a commis certaines atrocités. Lorsque je lui demande pourquoi les crimes staliniens, notamment la terrible répression de son propre peuple, sont si minorés ici, elle ne se démonte pas : « *Tout dépend à qui l'on s'adresse. Aux personnes critiques, Baltes ou Occidentaux, je présente Staline comme un tyran. Aux Russes qui déplorent ses excès tout en admirant sa poigne, j'affirme que Staline était un homme fort, un dictateur. Aux nostalgiques, je le dépeins comme un guide bienfaisant. Je m'adapte à mon public.* » Après avoir parcouru la salle de la victoire contre le nazisme, visité la pièce funéraire plongée dans une semi-obscurité, jeté un œil aux cadeaux offerts par les dirigeants du monde entier et à la reconstitution de son bureau au Kremlin de 1918 à 1921, je l'interroge plus avant. Elle admet son admiration pour cet « *homme remarquable* ». Elle affirme enfin que l'avenir du musée dépend des élections de dimanche. Si le parti de Saakachvili, le président pro-occidental, l'emporte, le musée devrait être fermé puis transformé en mémorial de la répression stalinienne. Si c'est son rival Ivanishvili, étiqueté prorusse, elle espère que l'institution recevra à nouveau des subventions et sera chauffée l'hiver.

«Si chacun dans sa vie fait quelque chose de lui-même, alors autour de lui quelque chose se fera»

Merab Mamardachvili

Un peu déprimé, je pars à la recherche de la maison natale de Mamardachvili. On m'a dit qu'elle se trouvait à l'opposé de la place Staline, juste avant la voie ferrée. Je me perds dans un dédale de petites rues. Après plusieurs tentatives, une dame m'indique la demeure qui appartiendrait encore à la famille du philosophe. Aucune plaque ne l'orne, mais un jeune couple et leur cousine m'accueillent et m'offrent la traditionnelle galette de pain chaude fourrée au fromage, le *khatchapuri*. Ces descendants de la famille des aïeux du philosophe conservent des photos représentant un garçonnet joufflu au visage réfléchi, Merab. La gentillesse spontanée de cette famille me fait oublier les effluves staliniens de Gori. Comme le confessait Mamardachvili, être né dans la ville de Staline résonne comme un rachat ou, ajoutait-il avec ironie, « *une divine symétrie* ». Après avoir pris congé de mes hôtes, je monte à la vieille citadelle, là où Staline jouait à la guerre avec ses camarades, là où, plus tard, Merab contemplait « *la forme première du ciel se situant au-*

dessus de la colline allant de Mtskheta à Gori » et concevait « l'idée de bleu en soi ». Les parents de Merab déménagèrent rapidement. Mais sa vocation était certainement fixée. Naître à Gori doit susciter les questions : comment résister aux illusions ? Comment survivre moralement au soviétisme ?

Du côté de Descartes

Comme me l'explique, le lendemain, son ancien collègue de l'Institut de philosophie de Tbilissi, Teimuraz Mtibelachvili, « *Merab n'était pas un dissident au sens traditionnel du terme, comme Soljenitsyne ou Boukovski. C'était plutôt un dissident idéologique par rapport au marxisme-léninisme* ». Descartes, dans cette démarche, est son modèle. Au début de ses *Méditations cartésiennes* (Solin/Acte Sud, 1997), Mamardachvili commente la devise « *j'avance masqué* ». Il souligne que l'auteur du *Discours de la méthode* n'est ni un révolutionnaire religieux ni un réformateur social. Il ouvre la voie à une manière de penser inédite et « *change de terrain de combat* ». Ce projet débute par « *un débroussaillage de toutes les excroissances, de toutes les idoles du sang, du terroir et des passions, afin d'atteindre un état métaphysique zéro* » (*Méditations cartésiennes*). Ceci lui permet d'affronter le monde dans son ensemble, grâce au doute, et de découvrir la puissance de la pensée. Ce geste est ambitieux : « *M'étant rassemblé moi-même [...] et seul face au monde, suis-je capable de me regarder attentivement, de me mettre à nu dans un moment de vérité, et, relatant le monde comme l'histoire de mon âme, de démêler ce monde ?* » Tel est le pari de Mamardachvili. Et d'après lui cette pratique autonome de la pensée rejoint l'action dissidente : « *si chacun dans sa vie fait quelque chose de lui-même, alors autour de lui quelque chose se fera* », assure-t-il.

Reste que sa critique du soviétisme est l'une des plus profondes jamais formulée. Un exceptionnel livre d'entretien avec Annie Epelboin, *La Pensée empêchée* (Éd. de l'Aube, 1991), en témoigne. Mamardachvili y insiste sur la mise à mort de toute possibilité de penser par l'idéologie et dénonce « *l'oppression linguistique* » : « *Le langage totalitaire et la société totalitaire créent un langage qui exclut le réveil [...]. Tu peux [...] mourir sans jamais découvrir ce qu'était réellement ton sentiment.* » La pensée par soi-même est remplacée par le « *pensé-à-ta-place, pour toi* ». C'est la totalité de notre être qui est confisquée : « *Quand j'étais jeune, pour moi les gens du Komsomol étaient les gérants du corps social, et du mien aussi bien : ils géraient mon corps.* » Cet assassinat de la pensée fait advenir ce qu'il appelle une « *vie d'outre-tombe* » dans « *une forêt de cadavres debout* » et un monde totalement irréel. Merab lutte, masqué, en pratiquant la métaphysique. Il y découvre les ferments d'une résistance : « *Descartes exige de lui-même un courage non verbal, celui de la confiance en soi [...], pour placer sa vision, transparente pour le "je suis", et pour se glisser lui-même en tant qu'être vivant et complet là où tout semble occupé par des réponses et des images-écorces obtenues grâce à une combinaison intellectuelle à partir de la masse des mots et des significations déjà existantes pour tous les objets* » (*Méditations cartésiennes*). Pour échapper à l'oppression de la langue, il faut donc aller en deçà des mots pour se redécouvrir comme être pensant.

Selon Tengouiz Iremadzé, spécialiste de pensée médiévale géorgienne et de philosophie contemporaine, qui nous reçoit dans une université de Tbilissi, « *Mamardachvili est le philosophe*

qui a le mieux analysé la mentalité de l'homme soviétique ». Il disposait d'un avantage sur d'autres commentateurs de l'utopie communiste : « Issu d'un petit peuple qui a subi le joug russe dès avant la révolution, il connaissait très bien, de l'intérieur, les côtés obscurs de l'esprit russe, et notamment son messianisme destructeur. Il lui opposait la vocation européenne de la pensée géorgienne. »

Et in Georgia ego

Il est vrai que Mamardachvili inscrit sa manière de penser dans une culture géorgienne qui est devenue mythique. Ce pays montagneux du Caucase possède en effet une personnalité extrêmement forte. Certains y situent la Colchide, que Jason cherchait à atteindre pour trouver la Toison d'or. Depuis l'Antiquité, on y cultive le vin, célébré au cours de fastueux banquets. La cuisine y est riche et variée, les paysages magnifiques. Le pays a été christianisé dès le IV^e siècle. À la croisée des empires perse, ottoman et russe, il a été maintes fois envahi et occupé. Mais nulle part en Europe les traditions chevaleresques n'y ont été autant exaltées. La bravoure, la générosité, l'hospitalité, l'honneur, l'élégance, sans oublier un goût prononcé pour la séduction et la bagarre, font partie des valeurs nationales. Les poètes ont chanté une joie de vivre et une légèreté qui contrastent avec le catastrophisme slave. Courageux, drôle, bon convive, orateur hors pair, Merab l'était assurément. Il accordait de l'importance à ces banquets où, lors d'interminables toasts, on vénère la parole – cet « acte éternel auquel nous participons en tant qu'hommes », dit Merab, d'ailleurs plus à l'aise à l'oral qu'à l'écrit. En redécouvrant la parole sous le langage standardisé, le philosophe y voit, comme dans la culture, l'incarnation d'une vie immortelle.

Mais, comme le confie la philosophe Tinatin Bochorichvili, son ancienne collègue à l'Institut de philosophie, qui dirige aujourd'hui la Fondation nationale pour les sciences, « *il cultivait une image nationale atypique. Il voulait européaniser le stéréotype géorgien. Il a ainsi exploré et expérimenté le trait traditionnel de la bravoure. Mais il a laissé le nationalisme de côté* ». Car croyant trouver le calme, Mamardachvili a rencontré la tempête. À la fin des années 1980, le mouvement indépendantiste encouragé par les réformes gorbatchéviennes prend de l'ampleur. Un ex-dissident, Zviad Gamsakhourdia, s'impose à la tête d'un courant nationaliste intransigeant. Or, si Merab est un fervent partisan de l'indépendance, il n'est pas prêt à sacrifier la démocratie à l'autoritarisme et au chauvinisme. Dans les dernières années de sa vie, il descend dans l'arène politique, rédige des articles, intervient lors de réunions publiques. En retour, il est critiqué, intimidé et insulté. À Tbilissi, tous les plus de 40 ans s'en souviennent. Giorgi Gachechiladze, que je rencontre sur une terrasse surplombant la vieille ville, est un ancien ami et conseiller de Gamsakhourdia sur les questions nationales. Il est aujourd'hui proche du président Mikhaïl Saakachvili et le met en garde contre le projet russe, qui consiste selon lui à envahir le pays pour le démembrer. Ce critique littéraire qui cite avec autant d'aisance Ilia Tchavtchavadzé, le Victor Hugo géorgien, que Gilles Deleuze, parle de Mamardachvili comme d'un homme brillant et charmant, doté d'un grand sens de l'humour : « *un vrai Géorgien, avec tous ses codes* », résume-t-il. Mais il avoue s'être éloigné de lui lorsque Merab s'est opposé à la politique de Gamsakhourdia. Cette ligne de fracture est loin d'être effacée. Le décès même de Mamardachvili reste symbolique de la lutte entre passion nationale et raison universelle. Le philosophe a succombé à une crise cardiaque, en 1990, à l'aéroport de

Moscou, alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui après une tournée de conférences aux États-Unis. D'après les témoins, il avait été pris à partie par des partisans de Gamsakhourdia, qui l'avaient traité d'ennemi de la Géorgie. Pour Tinatin Bochorichvili, cette mort brutale a fait réfléchir les gens. « *Comme celle de Socrate, elle était symbolique et a eu un certain effet. Elle a un peu fait retomber l'hystérie ambiante.* » D'après elle, ce moment éthique dans la vie et l'œuvre de Mamar-dachvili est essentiel. En choisissant une « *patrie secrète, inconnue* », celle de la « *métaphysique* », le philosophe aurait incarné la liberté de pensée, à la fois par rapport au communisme et au nationalisme. Pour Mamar-dachvili, la Géorgie a connu l'occasion de quitter le giron soviétique pour revenir en Europe ou – ce qui est pour lui la même chose – dans l'histoire, c'est-à-dire dans une forme de responsabilité vis-à-vis d'elle-même. Car l'Europe « *peut changer, entrer en compromis avec les circonstances ; elle est très plastique* » (*La Pensée empêchée*). Mais les collectivités, comme les individus, peuvent refuser de regarder le réel en face et tomber dans le mauvais infini des utopies et dans une sorte de « *mort éternelle* ». C'est, d'après Mamardachvili, le cas de la Russie, depuis longtemps sortie de l'histoire : « *C'est presque un problème de "trou noir" [...] : il y a une énorme inertie de l'histoire russe qui a créé, ou comportait déjà, cette qualité fantomatique.* » C'est également le risque que court la Géorgie si elle cède à la tentation des fantasmes nationalistes.

Les fantômes de la liberté

Que reste-t-il aujourd'hui de cette position ? Par certains aspects, la pensée de Mamardachvili, inspirée des Lumières, a triomphé. Le pays a trouvé le chemin de la démocratie. En 2003, la révolution des roses porte à la présidence Mikhaïl Saakachvili et soulève l'espoir d'un renouveau démocratique dans les pays ex-communistes toujours aux mains des apparatchiks de l'ancien régime. Le nouvel élu tourne le dos à la Russie de Poutine et cherche à adhérer à l'Otan. Il devient la bête noire du Kremlin, qui lui fait payer son audace lors de la guerre éclair de 2008. Saakachvili, de plus en plus contesté, poursuit cependant sans relâche sa politique de modernisation le pays. Outre une libéralisation économique et une orientation pro-occidentale, il transforme le visage de la Géorgie en traçant des routes et en réaménageant villes et sites touristiques. Mais quelques jours après mon arrivée, son parti perd les législatives. La première alternance démocratique et pacifique vient d'avoir lieu. Quelles que soient les suites d'une difficile cohabitation, il s'agit d'un progrès visible de l'esprit européen qu'incarne Mamardachvili.

La Géorgie

- **Capitale** Tbilissi
- **Population** 4486000 (2011)
- **Président** Mikhaïl Saakachvili
- **Premier ministre** Bidzina Ivanishvili

Cependant, une promenade dans Tbilissi suffit à comprendre que le pays est loin d'avoir retrouvé la sérénité. Sur l'avenue Roustavelli, on désosse l'Institut du marxisme-léninisme – qui abritait l'Institut de philosophie où travaillait Mamardachvili – pour le métamorphoser en hôtel de luxe. Des rues aménagées en zones piétonnes sont bordées de restaurants chic. De nombreuses maisons

sont restaurées. Mais des bâtiments nouveaux, au goût parfois douteux, s'élèvent depuis quelques années, comme le palais présidentiel qui domine la ville, la cathédrale au style pseudo-géorgien qui célèbre le retour en force de l'Église dans la société ou le pont de la Paix ultracontemporain qui relie les deux rives du fleuve Koura et que les autochtones ont baptisé le Tampax. D'innombrables gadgets urbains parsèment les rues : des étoiles hollywoodiennes sont incrustées sur les trottoirs, des tramways à l'ancienne trônent ici et là. Mais le plus impressionnant est le sort réservé au plus vieux quartier de Tbilissi. Ici, les demeures avec balcons sont détruites et remplacées par des répliques toutes neuves, plus colorées, plus pittoresques. Je parcours, éberlué, une antique ruelle dont on rebâtit les maisons. Disneylandisation ? Pire, me répond le directeur du musée de la Littérature, l'historien Lasha Bakradzé. Il compare cette politique de réhabilitation aux réalisations kitsch nées dans la nouvelle capitale du Kazakhstan, Astana, ou dans la ville voisine de Bakou, en Azerbaïdjan, où l'argent du pétrole permet d'orner de coupes dorées et de plaques de marbre n'importe quel immeuble. Lasha Bakradzé dénonce surtout l'absence de concertation avec les architectes, les historiens et les habitants. D'après lui, l'élimination systématique de tous les symboles soviétiques de la « nouvelle Tbilissi » provoquera une cruelle absence de mémoire parmi la jeunesse. Tandis que lui et ses collaborateurs organisent des visites guidées dans la Tbilissi soviétique, la reconstruction de quartiers entiers va empêcher de différencier l'ancien et le nouveau, l'authentique et le faux. Enfin, les travaux sont réalisés avec une telle hâte que les maisons pseudo-anciennes tomberont bientôt en ruines. Sans parler de l'inexistence d'une quelconque protection des salariés, qui explique qu'on puisse faire travailler les gens de nuit et transformer la paisible capitale en chantier perpétuel. Plus généralement, donc, selon Lasha Bakradzé, le capitalisme extrême promu par le nouveau pouvoir n'a rien à voir avec celui qui règne en France ni même au Royaume-Uni. « *Les dirigeants géorgiens ont une vision du capitalisme aussi primitive que celle qu'en avaient Marx et Lénine – sauf qu'ils trouvent ce phénomène positif !* » moque-t-il. Il est vrai que cette ville dégage un sentiment d'urgence fébrile et désordonnée. Le gouvernement semble se hâter de transformer l'image de la cité avant qu'elle ne tombe dans l'escarcelle de forces hostiles. Cette course contre la montre fait de la Géorgie un pays qui paraît haleter. La place de la Liberté, ex-place Lénine, est également en travaux, comme si le communisme était tombé la veille et qu'on voulait s'en débarrasser au plus vite. Mais peut-on effacer le passé à coups de marteaux-piqueurs ?

La loi des illusions

Alors qu'ici, plus qu'ailleurs, la vie s'accélère, un ancien élève de Merab m'invite à goûter des brochettes, du fromage fumé, « *des salades sans huile et sans vinaigre, des ciboules, de la pimprenelle, de l'estragon et des radis* » qui étonnaient Alexandre Dumas. Sans oublier quelques verres de cognac : « *un dîner géorgien est un repas où les petits buveurs boivent leurs cinq ou six bouteilles de vin, et les grands leurs douze ou quinze* », poursuit Dumas, fasciné, dans son *Voyage au Caucase* (1859). Nous ne dérogeons pas à la tradition. Zaza Chatirichvili, professeur de littérature et de philosophie, intellectuel libéral proche de l'opposition, était présent aux séminaires de Mamardachvili sur Proust en 1984-1985. Il tient à me raconter l'importance qu'a eue pour lui sa rencontre avec le philosophe. Alors que personne ou presque n'avait lu *À la recherche du temps perdu*, Merab captivait son auditoire en partant des personnages, des situations, afin de délivrer un sens universel, métaphysique jusqu'au vertige, mais qui concerne la vie de chacun. Un exemple : le

marquis de Saint-Loup voit en Rachel, sa maîtresse, une femme idéale – alors que le Narrateur l’a rencontrée dans une maison de passe. Mamardachvili en déduit une loi fondamentale de l’existence humaine : « *La situation ontologique de l’homme est celle d’un aveuglement obstiné.* » La plupart du temps, nous ne parvenons pas à connaître ce que nous aurions précisément besoin de savoir. Seuls quelques signes de vérité nous parviennent, mais nous préférons renoncer à les prendre en compte. Par paresse, par espoir que les choses se déroulent autrement, par refus d’être libres, nous remettons cette recherche au lendemain. Et nous laissons ainsi filer notre vie dans l’illusion. La philosophie n’est donc pas une activité professionnelle, mais la seule voie pour ne pas persévérer dans l’ignorance de soi et du monde. Zaza, qui se souvient par cœur de passages entiers des cours de Mamardachvili, les a récemment publiés en géorgien. Les étudiants se les sont arrachés – signe d’un regain d’intérêt pour son œuvre.

«J’ai toujours assuré *ma* présence, en tant qu’être qui parle le langage humain, pas la langue de bois, et qui est présent»

Merab Mamardachvili

Selon lui, Mamardachvili a donc réinventé le langage philosophique et a rendu ses lettres de noblesse à une discipline qui doit se pratiquer par-delà les écoles et les barrières nationales. D’un côté, en effet, il s’inscrit pleinement dans une tradition russe de critique de sa propre culture. Mais il appartient aussi à la tradition géorgienne, notamment lorsqu’il explore le thème de la « *joie tragique* », qui survient malgré la souffrance et qu’évoque Pouchkine dans les vers cités plus haut : « *Si vous avez dépassé le point extrême du désespoir alors devant vous s’ouvre la plage de la joie. Pas avant* », affirme Mamardachvili. Cette « *communion à la source joyeuse de l’être* », quels que soient les malheurs de l’existence, représenterait « *le vrai optimisme* » (*La Pensée empêchée*). Enfin, il se situe dans une ligne française et européenne, qui place la pensée vivante au centre de l’exigence de rationalité et de démocratie. Mais, et c’est l’essentiel selon Zaza, il concilie ces sources culturelles et n’en exclut pas une au profit des autres. Il est à la fois un héritier de la culture russe et géorgienne, un intellectuel soviétique et un penseur européen. C’est pourquoi Zaza n’est pas tendre envers le président Saakachvili, qu’il accuse de vouloir construire artificiellement une « *image de l’ennemi* », la Russie, afin de polariser l’opinion publique et de dénoncer tous ses adversaires comme des « *agents du Kremlin* ». Tandis que l’ex-dissident polonais Adam Michnik se définissait comme un antisoviétique russophile, le président Saakachvili, conclut Zaza, « *est un russophobe soviétique* ». Lorsque je l’interroge sur les transformations qui affectent les vieux quartiers de la capitale, il dénonce les illusions d’une « *wersternisation* » qui vise à effacer les aspects orientaux de son architecture, afin de la transformer en « *ville américaine moyenne* ». Au fond, selon lui, la pensée de Mamardachvili explique ce qui se passe aujourd’hui en Géorgie : « *Lorsque nous renonçons à faire vivre les idées, nous tombons dans le simulacre. Le pouvoir actuel parle de démocratie et de libéralisme, mais ce sont seulement des mots. La simulation folklorique supplante la ville réelle. À la place de la vie, il y a des ombres et des doubles, un faux pluralisme, une liberté d’expression factice, une pseudo-modernisation où la politique se confond avec les affaires. Nous vivons aujourd’hui l’Union soviétique après l’Union soviétique, une vie de zombies.* » Mamardachvili, à l’orée de l’indépendance, évoquait la difficulté de « *revenir à la vie* » après des décennies de mainmise idéologique. Comme si la loi ontologique de l’illusion, mise en lumière grâce à Proust, se poursuivait.

Vaincre les simulacres

Lorsque je sors, plusieurs heures plus tard, de cet entretien animé, les rues bruissent des manifestations étudiantes contre le régime. Jean-Jacques Rousseau aurait apprécié l'engagement civique de ce peuple. Mais la nervosité est palpable. Accompagné de Dodo Labouchidzé, intellectuelle francophone qui a traduit Montesquieu, Rousseau, Durkheim et Foucault en géorgien, je me dirige vers l'appartement où a vécu Merab, non loin de l'université. Sa sœur, Iza, m'y accueille avec gentillesse et une délicieuse modestie. Dans la chambre de Merab, bordée d'une immense baie vitrée donnant sur une cour arborée, nous sommes à des années-lumière des disputes de la vie politique géorgienne. Un portrait de Kant sur un mur, des volumes de La Pléiade soigneusement annotés, deux photos de Mamardachvili rappellent qu'ici s'élaborait une métaphysique fondée sur l'idée d'effort pour ne jamais s'arrêter de penser. Les amis de la famille et du défunt s'y rassemblent encore pour discuter, comme s'il était toujours parmi eux, et se demandent « ce qu'aurait dit Merab » sur tel ou tel sujet. Là, j'oublie les polémiques et saisis l'ampleur que représente l'exigence de philosophie dans un tel contexte – et de faire de ce mouvement même une métaphysique. En feuilletant son édition de Descartes, je prends en effet conscience de l'importance que revêt aux yeux de Mamardachvili le thème de la création continuée, cher au penseur français, et qui signifie, dans sa version mamardachvilienne, que « *le monde se crée de nouveau à chaque moment* ». Notre vie personnelle dépend selon Merab d'une pensée qui persévère pour rendre raison des impressions fugitives que nous laissons trop souvent échapper sans les méditer. Tandis que « *ce que nous appelons la réalité consiste souvent dans des représentations, des images et des états qui nous permettent de continuer de dormir* », seul l'effort permanent pour comprendre ce qui nous arrive fait de nous des êtres de chair et non des fantômes : « *Si tu ne te dissipes pas, si tu ne te disperses pas [...], si tu fais cet effort qui est la vie, la vie réelle, pas la vie quotidienne, alors tu as une chance que le sens vienne à toi.* » Il termine en disant de lui : « *J'ai toujours assuré ma présence, en tant qu'être qui parle le langage humain, pas la langue de bois, et qui est présent. C'est tout.* » Lire Mamardachvili, en Géorgie, en Russie, en Europe ou ailleurs, c'est explorer sans relâche le travail de la pensée, même dans les situations désespérées. Qui peut prétendre, vingt ans plus tard, à des milliers de kilomètres, totalement échapper aux simulacres ?

En revenant à mon hôtel, entre les cours délabrées, un enfant pousse une brouette. Un vieillard regarde les étoiles. Des groupes de femmes vêtues de noir discutent entre les étals de fruits et légumes. Un instant, j'imagine que je me promène dans Athènes aux temps de l'Antiquité. Mais même si je rêve, je sais maintenant qu'une sorte de Socrate a effectivement existé à Tbilissi.